

Anne Liu

Carnet d'à Dieu, mon amour

*desclée
de
brouwer*



Littérature ouverte

Carnet d'à Dieu, mon amour

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2014, Groupe Artège

Desclée de Brouwer

10, rue Mercœur - 75011 Paris

9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-22006-616-5

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toi, tes enfants et moi ta femme, nous en avons besoin pour te porter ou te suivre sur de nouveaux chemins, pour ensemble aller au seuil de l'éternité.

Il y a aussi celui qui passe, la voix douce, le regard silencieux, qui écoute.

Celles qui n'osent pas venir écrivent, beaucoup, de longues lettres à l'écriture ronde ou pointue que tu n'as jamais le courage de regarder.

Écritures illisibles, un prénom en guise de signature, ou des initiales. Pas le temps de faire des puzzles...

C'est devenu un petit rite, pendant le déjeuner, l'ouverture du courrier et chacun à notre tour, nous déchirons les enveloppes et lisons à voix haute des brassées de tendresse. Nos commentaires sont plus joyeux, plus ironiques que ces messages, même s'il m'arrive parfois d'essuyer une ou deux larmes. Et toi, tu dis seulement : « Ah oui ! Elle est gentille... »

Je me souviens de mon inquiétude quand l'une t'a prévenu qu'elle t'écrirait tous les jours tant que les services postaux fonctionneraient... Et c'est ce qu'elle a fait. Nous avons le journal de sa vie...

Et puis, il y a ceux qui téléphonent d'une voix douce, entrecoupée parce que « la communication ne passe pas bien » de leur villa de bord de mer, de leur village pittoresque. Échappées, quelques jours seulement.

Ils prennent quelques nouvelles, vite relativisées. « Ça ira mieux. » Que l'on ait ou non le moral les intéresse le temps d'une phrase. Notre malheur leur fait mal. Nos soucis n'ont pas lieu d'être. « Ne t'inquiète pas, ça ira tout seul. Les enfants ? Ça

n'empêche pas de travailler et de réussir. » On en prend plein la figure. « Votre appartement est à la vente ? » Puis ils s'étonnent de ce que je travaille encore...

Il ne leur reste plus qu'à nous souhaiter un bon week-end, à raccrocher satisfaits d'avoir accompli leur devoir, nous promettant, nous prévoyant des voyages impossibles.

Quand tu veux bien parler, tu commences par : « Cher ami, que deviens-tu ? », la voix forte.

Les chers amis, quelles idées auront-ils de toi ? Peu importe. Ces secondes de parade mourront à la fin de la conversation. Tout meurt.

Aujourd'hui, plus de téléphone, plus d'internet.

Crise.

Celui auquel j'avais téléphoné trois fois hier décroche enfin aujourd'hui.

Pour lui, c'est tout simple : il faut seulement, il n'y a qu'à...

J'ai rappelé, folle de rage, étranglée de rage... Je ne peux pas tout gérer. Ce n'est pas mon métier.

Il a ri, gêné et a dit qu'il venait tout de suite... La journée commence seulement...

Et toi, tu m'as dit : « Épargne-moi. »

J'ai eu honte de mon « dérapage », moi qui voulais toujours te protéger pour que tu vives libéré du quotidien, à la frange du ciel.

Aujourd'hui, j'ai passé sept heures à côté de toi et je ne t'ai pas vu. Je ne me suis même pas assise, t'apportant eau, gants, serviette, œufs de saumon, serviette de table, téléphone, raccompagnant tes amis...

Aujourd'hui, je n'ai pas pleuré, ou presque pas.

Épuisé par toutes tes demandes auxquelles je réponds si mal,
tu t'énerves.

Je reste impassible mais me crispe jusqu'aux pieds.

Usant.

Jamais satisfait longtemps.

Et pourtant, jamais tu ne m'avais autant donné...

Je suis dans le rôle de l'éphémère, l'inutile, le futile : les documents administratifs, le manque de téléphone, la rage de tenter de ne pas dépenser. Tout compte.

Toi, tu te décapes, tu te purifies, tu restes dans l'essentiel et moi sur le bord du chemin.

Tu as compris hier, à la lumière du Sacrement des malades, que tu avais accompli une vie, une belle vie, mais qu'il te restait encore à témoigner par ta façon d'affronter, d'accepter, le passage étroit pour entrer dans la gloire de Dieu.

Cette pensée t'a apaisé, fortifié.

Tu avais une place à tenir, tu avais encore à donner, tu existais !

Tu devenais le Témoin, porteur d'un message ultime, essentiel, au creux de chacun.

Bienheureuse maladie ?

Puissé-je la divulguer et la transmettre, cette confiance d'Éternité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'était hier.

Une deuxième nuit sans toi.

Pourtant tu sembles proche.

Comment croire que tu es parti, que ton corps seul nous reste
?

Tu es partout.

Chacun de nous a quelque chose de toi dans ses paroles, ses attitudes.

Moi aussi, j'ai pris ton assurance irrémédiable.

Une lumière s'efface.

Ciel craqué.

Ciel brouillé de larmes comme un coup au creux des genoux.

C'est le bureau qui tombe.

C'est le téléphone flou.

C'est le souffle perdu.

Tu m'arraches de toi au scalpel de ton silence.

Et je pleure de ne rien comprendre de phrases inachevées de ce chaud et ce moite qui collent à mon visage à mes paumes alourdies de ton vide.

C'est ça aussi aimer ?

Et puis pleurer encore, lèvres crispées de sanglots.

Pleurer devant les écrans noirs

les cadrans arrêtés

les claviers

tant de claviers inutiles puisque les lettres de ton nom se sont écartelées.

Perdre à jamais cette promiscuité, toux, reniflement, odeur, mauvaise humeur.

En fait l'homme vivant.

J'ai toujours voulu vivre comme si la mort allait me rattraper.

Il me fallait tout, tout de suite, les invitations à faire, les appels à donner, un meuble à changer de place, un placard à ranger, une chambre à repeindre.

Tout.

Tout de suite.

C'est ainsi que je me suis mariée à vingt-deux ans, tout de suite parce que j'avais rencontré l'homme idéal, qu'il n'était donc pas nécessaire d'attendre son frère ou son cousin !

Quand mon fiancé m'a dit : « Je pars en Chine pour toute ma vie ! », il était encore évident que je n'allais pas le laisser partir et l'attendre en tricotant.

J'ai bien fait de vivre à toute allure, parce que la mort est venue.

Nous avons vécu à côté d'elle, frôlés de froid, elle nous a encerclés petit à petit, jour après jour, et un matin, elle s'est installée avec ses colliers de larmes, ses bras tout maigres autour de mon cou, ses mains douces et froides.

Elle est venue et j'ai cessé de vivre.

Je voudrais me dire bonsoir, me souhaiter une vraie soirée sans absence, une vraie nuit.

Ce n'est pas sûr du tout.

J'ai essayé de boire, de manger, de parler, de rire...

J'ai trop bu, trop mangé, j'ai été malade et n'ai rien oublié.

Je voudrais me souhaiter quelque chose de bon, de gai, d'agréable, ou bien de doux, de tendre. Je ne connais pas le mot qui me manque.

Je voudrais la douceur de la brise, la légèreté du soir quand la journée se finit.

Je n'aurai toujours que ce nœud que l'alcool disperse à peine, qui m'agrippe la gorge dès que je repose mon verre.

Prière à la nuit, à la nuit qui efface, nuit salvatrice, nuit noire,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

photographe et lui parles sans doute. Des six, toi seul as un regard, une bouche entrouverte. Tes deux copains et ton cousin, habillé comme toi, ont cet air grave de petits garçons inquiets aux yeux si bridés, aux lèvres closes.

Tout à fait à droite, ta petite sœur s'est perchée sur l'accoudoir du fauteuil où ta mère est assise. Robe écossaise au grand col blanc, nœud assorti dans les cheveux, pieds ballants aux souliers vernis et socquettes blanches bien tirées sur la jambe enfantine. Elle fixe en silence le coin gauche de la photo, un jouet laissé quelques instants, des valises en partance ?

De tous, c'est ta mère qui me glace. Posée plutôt qu'assise, effondrée. C'est sa robe chinoise au col haut et droit, ouverte jusqu'à mi-cuisse et bien ajustée, qui semble la tenir. La doublure blanche, qui en dépasse, recouvre ses genoux serrés. Robe gris clair aux manches courtes, il doit faire bon en cette fin d'avril 1956, mais qui le sait ? Des ballerines noires à ses pieds à peine plus longs que ceux des enfants. Au bras gauche, un bracelet de montre, noir. Aucun bijou à ses oreilles percées, à ses doigts inertes. On devine un geste de la main droite, l'index semble chercher dans le pouce un refuge dans le sillage de l'ongle, un réconfort à la limite de la douleur, ou est-ce l'ongle mal limé qui retient l'index et l'agace ? Seule apparence de vie. Pourtant, elle est belle, elle a trente ans, ou un peu plus, le visage large aux pommettes hautes, le nez fin, la bouche douce aux lèvres harmonieuses. Et. Et elle ferme les yeux.

Elle ferme les yeux, et ce n'est pas par hasard, et ce n'est pas une maladresse du photographe trop vif ou trop lent. C'est elle tout simplement. Son fils va s'embarquer pour un pays qu'elle ne connaît pas. La France ou ailleurs peu importe, le fils, l'aîné,

s'en va. Elle reste avec la petite et sa belle-mère. Il y a longtemps que le père est parti, longtemps qu'elle ne l'attend plus. La belle-mère gère la vie, gère sa vie, comme toujours. Belle-mère trop vieille pour accompagner les garçons à Hong Kong, mais précise et autoritaire. Dans cette débâcle de la vie, elle veut au moins en sauver deux. Les garçons qui couraient pieds nus dans les ruelles, qu'ils aillent étudier en Occident, même si ça lui crève le cœur de s'en séparer.

Ta mère sans regard, les deux copains et le cousin aux petits yeux, vides, Xiao-Mei, la petite sœur absorbée, ailleurs. Toi, toi seul, amusé, vivant, prêt pour l'aventure que tu ignores.

As-tu vraiment dix ans ? Toutes les dates te concernant sont approximatives. Fallait-il te vieillir un peu pour que les formalités douanières se simplifient ? Cette idée te plaira ! Tu aimeras tellement assurer avoir environ deux ans de moins et nous t'écouterons souvent expliquer que ta mère, vivant dans la panique d'une invasion nipponne, n'a jamais gardé mémoire du merveilleux jour de ta naissance...

Elle a roulé l'orange, roulé encore. Elle a roulé si vite que tes mains trop petites, tes deux mains, ne l'ont pas retenue. Ta maman t'avait dit : « Prends-la dans tes deux mains ! » Ou bien elle aurait dû te le dire si elle t'avait regardé, maladroit, dans la foule qui se presse sur le quai et monte dans le bac. Si petit encore ! Mais ça non plus, elle ne l'avait pas vu. D'ailleurs, elle ne t'avait jamais bien vu, ni naître, ni grandir, ni vivre.

Elle a roulé, l'orange, et tes larmes roulent aussi, aussi rondes que l'orange, aussi vite que sa course. Tes mains trop petites que tu ne savais pas joindre, et tes larmes sur tes joues de petit garçon aux yeux bridés, aux pommettes creusées.

Elle a roulé, l'orange, tu l'as perdue, et avec elle, plus que tes rêves pour des joues plus rondes que le fruit, pour une vie plus sucrée que son jus ; une saveur, un parfum qui ne devaient pas

finir.

Le sourire triste de ta mère toujours triste, d'une vie qui ne finit pas, d'une solitude dans la trépidante Hong Kong, d'un abandon, de tant d'abandons. Celui du mari patriote reparti en guerre dans un pays en ruine, celui d'une enfant confiée quelque part en Chine à une servante apeurée et jamais revenue, celui d'un fils, celui-là même qui lâche son orange et qu'elle a décidé d'envoyer en France. Non, elle n'a rien décidé ! C'est Naï Naï qui l'a dit, – c'est toujours elle qui dit : « On ne peut plus vivre comme ça, on envoie les enfants. » On les sauve et on les perd en même temps.

Parole de belle-mère, comme un ordre. Parce qu'il y a bien longtemps et bien loin, dans une petite maison au toit fragile, vivait une grand-mère, aux petits pieds mais à la tête longue, qui décida d'assumer son avenir donc le tien.

L'orange perdue, la belle affaire ! C'est tout qui part à la dérive dans l'eau de la baie aux reflets noirs et dorés que plus personne ne voit.

Le bateau tangue comme la vie qui t'attend, indécise, imprévue. Mains jointes maintenant en début de prière, mais creuses dans le vide de l'orange, et ces larmes que tu ne retiens plus pour ton père jamais revenu de guerre, pour les copains et tes jeux de pétards éclatés et de bateaux coulés dans la course des ruisseaux de pluie. Et déjà tu commences à apprendre qu'il est meilleur de donner que de recevoir, le vrai cadeau n'est pas dans l'objet qui s'échappe. Nourriture spirituelle infinie.

À ce moment de ta vie, tu as environ sept ans, la nuit commence.

Le navire vous appelle. Une dernière sirène vous sépare, toi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aujourd'hui, septième mois de ton absence.

J'ai tant écrit, téléphoné, photocopié, posté de courriers.

Tu es partout dans la maison, dans la voiture, dans mon cœur.

À chaque instant un objet, une situation, un mot me rappellent ta présence, donc ton départ. Certains me rassurent : je ne changerai pas, beaucoup, de façon de vivre. Que croient-ils de ma vie ? Qu'en savent-ils ? Tu étais au centre de mes gestes. Tu étais le long de ma colonne vertébrale un double, un corset. Et tu n'es plus là...

Avec toi, avec ta mort, je perds la puissance de donner, la joie du cadeau, des chaussures à l'un, un pantalon à l'autre ou des « Petit Bateau » colorés. Tout billet est compté, re-compté, à son arrivée, à son départ.

Je ne donne plus, je prends à l'autre sa force, son dynamisme. Je m'accroche à celui qui me propulse, je crie contre celui qui me noie.

Aucune pitié.

Il y a trois jours, j'étais dans l'avion au retour d'une mission, il me semblait peut-être possible de te revoir à la maison.

Une autre vie qui aurait commencé, ou plutôt, un flash-back, un retour dans le temps.

Je rentrais et tu étais là, zappant sur le grand écran, regardant d'un œil vif quelques objets rapportés, m'écoutant sans parler... mais tu aurais été là...

J'ai dû me recalculer dans la vraie vie, celle qui m'attendait à l'atterrissage, avec effort, avec logique. Non, tu ne serais pas là. Seuls les enfants m'attendaient dans l'appartement devenu si grand depuis que tu l'habites par ton absence.

Retrouver tes manteaux, ton sac en cuir si rigide que je t'avais offert à Taiwan pour tes trente ans, si lourd, mais que tu portais et rapportais d'une visite à l'autre. Poignée lissée par ta main droite. Cela fait si mal de voir partout des preuves de ta vie d'avant avec nous, avec moi.

Bientôt huit mois que nous t'avons aidé à partir, bientôt un an que nous avons appris ton cancer et ses métastases. Tu es là avec la même présence forte. De la souffrance de ta mort naît la même douleur. Et je pleure par petites larmes.

Huit mois d'absence.

Il semble que c'était hier seulement.

Tu es là, tu es partout.

Heureusement les enfants, nos enfants, te mêlent à nos discussions, à notre quotidien en imitant malgré eux, tes gestes, ta voix, tes réflexions, tes impatiences, ta rigueur.

Tu es là, autour de nous.

Je vais aller prier là où tu te recueillais tous les matins, lisant les psaumes devant Saint-Georges et Fourvière et la Saône doucement en allée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

AVOIR CONFIANCE

Elle dort
toute petite à côté de moi,
et pourtant je devine son corps allongé, ses vingt-deux ans
légers, tête cachée sous la couette, et sa respiration si légère si
douce.

Elle dort toute petite à côté de moi dans mon grand lit où
j'essaie de dormir seule depuis plus d'un an.

Elle dort toute petite à côté de moi,
et pour elle, j'adoucis la lumière de la chambre, éteins la
télévision qui la berçait et dépose ses lunettes sur la table de
nuit de l'absent – son père –
car c'est lui qu'elle vient retrouver.

C'est auprès de lui qu'elle peut enfin dormir,
et je dors avec elle, pour elle, dans l'amour de l'en allé.

Comme nous en avons souvent l'habitude, nous discutons les pieds dans l'eau fraîche, à quelques pas de la plage trop chaude.

De là, j'ai vu arriver une silhouette qui aurait pu être toi et tout en conversant avec l'une ou l'autre, j'ai imaginé que c'était toi qui descendais vers la crique avec tes chaussures de jogging, ton tee-shirt que j'imaginai mouillé de ta course habituelle.

De longues minutes, j'ai voulu croire un rêve, revivre des moments anciens.

Te voir de loin, te faire un signe alors que tu m'avais déjà repérée, t'écouter dire un nombre étonnant de kilomètres courus ou un parcours à chaque fois plus étendu, m'étonner et te répondre que je n'allais plus tarder à rentrer.

Quelques phrases simples, un bonheur simple, une douceur qui ne nous étaient pas coutumiers, la vie basique comme nous la vivions rarement.

Quelques instants les pieds dans l'eau, oublier ta mort.

Douce lumière dans la chambre réveillée.

Le rideau gonflé laisse filer l'air frais de la rue où tous les pas résonnent encore. Plus loin, l'orchestre léger des voitures au fil de l'eau et des feux de croisement, beaucoup plus loin.

Sur la table de nuit, le café est encore tiède, juste amer comme j'aime.

Douceur, lenteur, la maison dort encore.

Seul devant le grand écran de la télévision, une peluche, un petit ours blanc rentre la tête dans ses épaules et baisse les yeux, insensible à l'ocre frais matinal.

Il sait bien la place manquante, la présence en allée, le lit à demi défait, et le réveil qui ne sonnera plus.

Le jour qui se lève n'apporte que l'incertitude des courriers épais aux langages codés, le poids des listes sans cesse allongées de gestes obligatoires – obligatoires, pour combien de temps encore ? – banque, Poste, notaire.

Et puis ces petits « bobos » de la vie d'avant s'ajoutent : frein de vélo à changer, photo à faire retirer, légumes pour la semaine... Il faudra sûrement ajouter : coiffeur.

Ce matin, même le rideau au souffle blanc ne me donne pas d'élan.

Hier soir, j'ai voulu répondre à toutes les cartes de vacances, un bonjour au disparu, à l'aimé ; et c'est moi l'épouse qui écris ma douleur tapissée de prières.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lettre de vœux

2007 année blanche.

La bascule a commencé en décembre 2006 quand l'échographie, le scanner et la ponction du foie ont croisé leur verdict : cancer du foie, tumeur de 13 centimètres, métastases osseuses. Michel... Michel médecin, Michel touché par la maladie, renversé et pourtant, marchant, tous les jours longeant les bords de Saône, jusqu'à la cathédrale.

Parfois, allongé, il me disait : « Là tu vois, je n'ai pas mal. C'est comme si je n'avais rien. »

Pourtant tout autour de lui, la maison s'était tout à coup transformée. Enroulés les tapis, qui pouvaient provoquer une chute. Chambre, salle de bain, cuisine, salle à manger, partout, des paniers de médicaments, des coupelles argentées pour des pilules colorées, des comprimés ronds et des ampoules difficilement cassables.

De prières en prières, d'appels téléphoniques en visites hospitalières, de prises de sang en perfusions, la Saône a coulé.

Repas pris ensemble où les enfants l'amusaient par leur à-propos, l'émerveillaient par la délicatesse de leurs attentions.

Massages de baumes odorants, doux, aimants, autour de lui, pour lui.

Appels, tant d'appels, de visites, de courriers, et la vie dehors

où nous flottons comme dans un manteau trop grand.

Michel la référence, Michel l'unique, s'en va et nous partons avec lui, nous cinq liés à ses mots, à sa peau, à ses pas, avançant ses désirs, respectant sa douleur.

Un noyau dur, notre soutien.

Nous n'étions qu'au mois de juin, nous étions déjà en juin, et Michel s'est éteint.

Alors les jours vides et les nuits creuses se sont succédé, les tapis déroulés ont assourdi la douleur de nos pas.

Il a fallu écrire, photocopier, compléter, téléphoner, faxer, porter, réclamer toujours, questionner. Dossiers en attente, dossiers urgents, dossiers d'info. Les piles se déplacent, s'alourdissent. Parfois l'un se conclut et en rejoint d'autres sur l'étagère, assez vite remplacé par deux ou trois nés d'une boîte aux lettres ouverte dans l'inquiétude des enveloppes à fenêtre.

Dans un profond panier, les lettres des patients se rejoignent, nous parlent d'un mari et d'un père que nous n'avons pas connus.

Ceux qui associaient leur « petit coucou » à leurs « gros bisous » se sont estompés. Enfin.

La mort nous a donné une exigence de vie : des relations faites d'écoute et de finesse, d'efficacité immédiate. Et il nous est resté un peu d'humour.

C'est ainsi que nous continuons avec Michel à vivre debout, les yeux ouverts.

C'est ce que nous nous souhaitons.

Table des matières

Bascule

Ta mort Mes pleurs

Nuits de doute Mon amour

Le vide de toi

Avoir confiance

Annexes

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXX 2014
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXX 2014
Imprimé en France